

Essences

Ma nouvelle commence dans le sang et la fureur. Cependant, que je vous rassure : elle va se poursuivre de manière poétique, dans une veine optimiste ; le genre de fin subtile, porteuse d'espoir symbolique, tel le vol d'une colombe bienfaitrice dont personne ne connaît la destination.

Ma nouvelle débute dans une station-service. Vous savez, celles qui appartenaient à l'ancien dictateur Khadafi.

On regardait, du moins *je* regardais, ces enseignes avec un certain mépris, avec un certaine vindicte, avec une certaine haine, qui n'avait, là, rien de poétique. Ces stations d'essence, avec leur bandes bleues, inspiraient plus des sentiments de rejet, des sentiments virulents, haineux que la sympathie ou l'aménité. Car l'omnipotence de l'homme qui se cachait derrière tout ça, le dictateur de ce pays pétrolifère, son arrogance, le mépris qu'il éprouvait pour son peuple inspirait plus une haine dévastatrice que l'envie bénigne de s'approvisionner à la pompe. Ses exactions dépassaient largement le vocabulaire, pourtant fourni, du domaine du mal, des abjections. Alors, ainsi, on évitait, j'évitais ces endroits comme la peste. Donner de l'argent dans ces stations eût signifié une caution aux pires atrocités, une approbation des agissements de ce tyran sanguinaire. Or... il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Le monde entier a vu les images de la traque rocambolesque, puis de la capture de cet infâme personnage, des derniers instants de vie de cet homme, qui avait fait jaillir le sang des ses contradicteurs aussi radicalement que l'or noir de ses terres. Et sa fin, douloureuse (pour lui, du moins), relayée par des images dignes d'un caméraman atteint de Parkinson, personne ne les as oubliées. Personne ne les as éludées : elles font partie intégrante de l'Histoire, de la fin, épique, d'un dirigeant tyrannique. Dans ces images prises, captées dans la bousculade la plus totale (*vous ne viendrez plus chez nous par hasard*)

... (pardonnez-moi), dans les images énervées de sa figure sanglante, on comprenait la chute spectaculaire du bourreau. Dans un malstrom de tourments sanglants identique aux atrocités qu'il avait fait subir à ses sujets.

Il est parti victime de la fureur irrépressible des soldats, fers de lances, bras armés de la révolution, de la vengeance des opprimés. Des guerriers prêts à tout pour le dégommer. Morte la bête, mort le venin.

Mais trêve d'images horribles, même si elles s'appliquent à un scélérat. Revenons aux stations d'essence de provenance lybienne, puisque c'est de ce pays que l'on parle. Des stations qu'il n'est pas nécessaire de nommer : du vivant de Khadafi, c'eût été trop d'honneur. Des stations austères et repoussantes.

De celles qu'on aime détester. Khadafi en vie, je n'avais, pour ainsi dire, jamais posé

les pieds dans ces échoppes ; ou peut-être une ou deux fois, pour éviter de tomber en rade, ce qui eût été un magnifique autogoal. Pas folle, la guêpe. Nécessité fait loi. Et puis le tyran, et puis le potentat, est mort. Alors, pourquoi continuer de boycotter ces stations d'essence, avec une nouvelle virginité, une fois le fou renversé. Je vous le demande ? Pourquoi ne pas entrer dans ces distributeurs d'essence, pourquoi ne pas se laisser convaincre par ces bâtiments, loin de tout a priori ? Pourquoi ne pas franchir les portes du paradis, pardi ?

Car, il faut bien le dire, et bien l'écrire, une fois que l'on a passé par-dessus les idées reçues, ces enseignes deviennent plutôt... sympathiques, loin des images d'horreur qu'elles purent autrefois... véhiculer. Et puis, du pétrole, c'est du pétrole ; une fois qu'il n'y a plus de sang dans le carburant, on peut en user de manière nettement plus amène, sans condamner de facto les revendeurs.

L'or noir, désormais n'a plus une odeur de soufre.

Alors, je me suis mis à adopter la stations-service, celle qui me paraissait la plus abjecte de toutes, mais qui avait désormais trouvé grâce à mes yeux, et qui conviendrait pour remplir mon réservoir. Lui ne s'encombre pas de principes moraux. J'avais décidé de me laisser tenter par les stations d'essence estampillée des bandes bleues. Désormais, ce bleu signifiant l'azur, la liberté, la fin de la torture, un bleu éclatant, un bleu enivrant, aussi pour ma voiture, qui se laisserait abreuver de cette substance dorénavant pure. La raison sociale bien qu'en rouge, ne représentait, n'évoquait plus des tombereaux sang, le sang des pauvres Lybiens sous le joug impitoyable d'un crétin narcissique, un colonel tout-puissant.

En outre, dans ces endroits que je découvrais, on pouvait y déguster un café à la portée de toutes les bourses, bien moins cher que dans les cafés, les restaurants. Argument valable, sinon imparable, au vu des prix exorbitants des petits noirs en ces lieux.

Interdiction, aussi, de fumer, dans les stations d'essence : ça tombait sous le sens. Sous peine que le carburant explose ailleurs que dans le moteur.

Et puis, ça tournait rond, finalement, dans ces petites stations et leur partie magasin : si bien que le personnel se révélait avenant, amical, sympathique, disponible, aimable, optimiste, parfois, pourquoi pas, enjoué. Loin des images sombres que j'en avais.

Je cesse de vous faire languir : elle s'appelait Samantha.

Vous me demandez d'évoquer un bout de papier. Cela aurait pu être le ticket de caisse qu'elle me remit en mains propres, du moins je l'espère. Un bout de papier, cela aurait pu être ces feuilles à rouler le tabac de la couleur de la pelure d'oignon, moins dispendieuses que les cigarettes finies, mais beaucoup plus intrigantes. Mais je ne fumais pas, alors, fi de ce papier improbable. Un bout de papier, cela aurait pu être ce billet de banque qu'elle m'avait tendu avec un sourire.

Sourire qui reviendra avec la régularité du métronome. Ces euros bientôt obsolètes,

tendus avec un certaine joliesse. Tout en se demandant probablement qui j'étais, d'où je venais, qui comptait dans ma vie, si j'étais marié, divorcé, célibataire, si j'avais un gosse, si j'étais pauvre comme job ou si j'avais plein de bouts de papiers tel que celui qu'elle me tendait. Elle se demandait si j'avais encore mes parents pour m'épauler, qui m'écriraient de belles lettres sur des bouts de papier. Si j'avais des amis, pour m'accompagner sur le dur chemin de la vie, si je payais les bouts de papiers que les pandores me glissaient sous l'essuie-glace, et dont je remplissais allègrement ma corbeille en de rageuses boulettes difformes. Elle se demandait si j'avais le bout de papier rose qui permet de conduire ; je suis peut-être un sans-papiers de la route ?! Allons bon ! Elle se posait la question si j'avais un bout de papier dans mon portefeuille afin de faciliter les courses... Je pourrais continuer les déclinaisons jusqu'à demain matin, tant le sujet est vaste – et beau.

Et peut, telle la pomme de terre, s'apprêter de mille manières. Mais puisque elle voyait une kyrielle de personnes durant sa longue journée, elle n'avait pas de raison de s'attarder sur moi, le quidam, moi l'anonyme qui venait déguster un expresso avant de payer le jus noir de la terre.

Alors, pas de raison, pour elle, de s'appesantir sur ma venue ; j'apportais peut-être de bonnes nouvelles (pas celles que j'écris (!) juste des bonnes nouvelles du temps). Et puis basta. Je pouvais m'en aller, prendre la poudre d'escampette sans qu'elle ne soit bouleversée ou tourneboulée (ce que j'eus néanmoins apprécié). Je pouvais me tirer, de par la campagne, avec mon air de monsieur-tout-le-monde.

Cependant, en ce qui me concerne, je n'étais pas resté de glace. Elle était jolie Samantha. Pourtant, à moins de me prendre le pieds dans le tapis juste devant la sortie, de faire semblant de tomber de manière burlesque, elle ne se souviendrait pas plus de moi que de sa première paire de chaussures. Me voilà, pour le coup, assimilé à une chose bien sotté... Elle ne retiendrait pas ma dégaine, mon profil, ma présence, mon passage, mon image, dans ce lieu qu'autrefois j'abhorrais, et que finalement, pour des raisons autres, j'adorais. Juste pour y boire un bon café économique, en scrutant les jolies demoiselles serviables, à portée de mon regard, qui ne demandait que la douce caresse des demoiselles. Visions soyeuses, enjôleuses de ces belles que j'imaginai parfois plus nues que le ver. Et puis il y avait Samantha, elfe parmi les elfes, qui elle avait allumé, illuminé mon ciel d'une vision solaire, rayonnante. Emoi, et moi, et moi... Elle m'avait tapé dans l'oeil, incontestablement, et j'étais KO.

Alors, quand je sortis, je jetai un dernier coup d'oeil à cette fille magnifique, à ses cheveux noirs comme l'or qu'elle vendait, à son pull dépourvu de manche. À sa silhouette si bien dessinée. À son allure décontractée, à ses boucles d'oreilles, à son visage si tentant. À ses bras qui sortaient de son pull comme des plantes ou des fleurs, des plantes surgissant de la terre, offertes aux amateurs de belles natures. J'aperçus une dernière fois les bosses appétissantes de sa poitrine, qu'elle camouflait sous un pull ample.

Et peut-être à son sourire, mais à trois ou quatre mètres, il est difficile de voir encore

ne serait-ce qui les bribes, que les braises encore incandescentes d'un sourire, lequel allumait grave ma convoitise. Le feu brûlait déjà en moi. Consumé, dévoré de désir, je ne pouvais me délivrer de cette apparition sublime. Je voulais la voir, et la revoir. Je voulais l'avoir, la posséder, à l'image de sa douce présence qui possédait déjà les synapses de mon cerveau. Je voulais la côtoyer, tout le temps, que nous soyons amants, indéfiniment. Je voulais l'avoir pour toujours, pour la nuit des temps, jusqu'à l'Avènement. Je voulais l'avoir devant moi au petit déjeuner. Je voulais voir son chemisier à fleurs dans mes parages, je voulais la voir pour toujours, je voulais ses joues roses pour toujours dans mes mains râpeuses, je voulais sa main dans la mienne, je voulais sa peau contre la mienne, et puis, on s'envolerait, tous deux, vers les cieux. Je voulais goûter à ses charmes, à ses essences. Car le mot essence signifie *parfum*. Et du moment qu'elle passait derrière moi, tantôt, je pouvais me gargariser, me gaver de son parfum, de sa tendre odeur délicieuse. Elle serait heureuse, dans mes mains calleuses. J'étais au ciel. Mais ne dit-on pas plutôt aux *anges* ?

L'astre brûlait dans mon cœur de bel être.

Je savais que je reviendrais, plus souvent qu'à mon tour, dans cette station. Je savais que je poserais encore souvent mon derrière sur ce tabouret de bar (tiens, il faudrait que je le fasse réserver). Je savais que je reverrais souvent cette fille aux cheveux sombres, mais à la discussion lumineuse, aux propos éclairés, aux dires éblouissants. On avait parlé de basket.

Revenir dans ces lieux d'émoi, semé des parcelles de moi ? Et sentir, ressentir, à l'envi ses effluves, se gargariser de son allure de femme parfaite ?

Puis, et puis, si je consignais tout cela sur un bout de papier ???

C'est ce que je suis en train d'accomplir. Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Je m'envole, et elle reste. Mais je reviendrai, dans son nid, promis. Je suis un drôle d'oiseau, mais je reviendrai à ce port d'attache, ici, boire un café, me laisser charmer.

Je revins, quelques jours plus tard. Je la baratainai, sur de futiles motifs. Elle me répondit, m'offrit son sourire 24 carats. De l'or, mais pas noir. Pas comme ces cheveux, jais ou le pétrole jailli en jets.

Il me faudrait de la patience pour la subjuguier, pour l'embobiner, mais elle me plaisait tant que je tenais plus que tout au monde à la séduire, et pourquoi pas, à partager sa vie. Pour le moment on est dans l'utopie. Puisse souffler le vent de la réussite dans les voiles de ma drôle d'entreprise.

Les passages se succédèrent, et je sentis le *feeling* s'améliorer entre nos deux êtres. Être ou ne pas être amoureux, tel est la question. Un jour, alors que je sentais que le moment devenait propice, je me dit que je devais tenter une approche plus concrète de cette citadelle de beauté ténébreuse.

Citadelle que je n'espérais pas imprenable. Je griffonnai mes coordonnées sur... un

bout de papier, avec mon numéro de portable, comme ça tout de go, vaillamment, hardiment. Première surprise : elle considéra cela comme tout à fait naturel et normal, elle me remercia. Me dit qu'elle me contacterait pour me donner un abonnement à la saison de basket. Bingo ! Yes ! Quelques jours plus tard, je me rappelai à son bon souvenir, et lui demandai SON numéro à elle. Qu'elle me griffonna tout aussi naturellement sur un autre... bout de papier...

...qu'elle me tendit de manière décontractée. En sortant de là, je constatai que jamais les oiseaux n'avaient piaillé si justement. Que jamais le ciel n'avait affiché un si beau beau bleu, beau à se noyer. Que jamais le trajet du retour ne m'avait paru si magique, agréable, sans encombre et fluide. Grâce, bien sûr, à ce bout de papier, billet pas encore doux, ultime, magique, passe pour un lien aussi sublime qu'inespéré, aussi subi que sincère, preuve de confiance mutuelle pour une personne – moi – qu'elle ne connaissait que depuis peu, par bribes et morceaux. Quelque chose me ravissait aussi : elle répondait à mes attentes, bien ; puisque j'obtenais ce que je désirais, je me devais de lui accorder, dans mes faits et gestes, la place qu'elle méritait, c'est à dire mon égal.

Un simple bout de papier, et c'est l'apothéose. Un bout de papier, et on voit la vie en rose. Un bout de papier avec son numéro gravé, du moins dans mon esprit. Un bout de papier, des chiffres, et c'est la porte de son coeur qui s'entrouvre. Un bout de papier avec son numéro, comme un nombre magique ouvrant une porte de coffre-fort, pour entr'apercevoir les richesses de son âme et de son vécu, si noble, pour ce que j'en savais. Un bout de papier, prélude au bonheur. Un bout de papier, tout comme les lettres autrefois parfumées pouvant contenir l'essence de l'être, de la personne convoitée. Pour l'instant, l'essence qu'elle suggérait ne provenait... que de la colonne. Mais plus tard, bien plus tard, peut-être, ce papier... je pourrais goûter à son parfum délicat, aux essences qui émanaient d'elles, au suc délicat de ses lèvres offertes, à ses courbes magiques, à son corps tout entier embaumé des parfums les plus capiteux. Je ne serais plus un client oiseux, mais un drôle d'oiseau dont elle apprécierait... le zèle.

Mais je vous laisse imaginer la fin qui vous convient, lecteur, lectrice, je vous laisse le soin de parachever la nouvelle. Pour deux raisons, *essentiels* (!) 1) cela vous mettra à contribution ; 2) cela ne vous regarde plus, désormais. Cette histoire, je me la réapproprie, je reprends mes billes.

Sachez seulement qu'un contrat de mariage, c'est aussi un bout de papier. Qu'il doit être paraphé, respecté, pour l'éternité.

L'éternité, c'est long...

surtout vers la fin.